

—Notre vie, à mes parents adoptifs et à moi, s'écoulait calme, heureuse, dans l'humble village où j'ai été abandonnée quand, pour son malheur, Célestin Reboul hérita d'une petite fortune et d'une auberge à Monthléry, près de Paris.

La pauvre tête de mon père adoptif ne put résister à l'enivrement de sa nouvelle situation. Il devint vaniteux, hautain, brutal. L'abus de la boisson acheva de le perdre, et ma pauvre maman Jacqueline, devenue le souffre-douleur de son mari, traîna une misérable existence jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à ses souffrances.

Je me trouvais alors sans défense, en butte aux brutalités de mon père adoptif, qu'une méchante servante irritait sans cesse contre moi.

—Ma pauvre Georgette !

—Je ne veux pas me plaindre d'avoir été indignement maltraitée, car c'est surtout parce que j'étais très malheureuse que Paul fit attention à moi et m'a aimée.

Quelle joie dans mon cœur et quelle ivresse dans mon âme quand Paul me fit comprendre qu'il m'aimait ; et ce fut pleine de confiance, ravie, heureuse, que je lui donnai tout mon amour. C'est que, voyez-vous, Emilienne, j'avais tant besoin d'aimer et d'être aimée !

Je ne voyais pas la distance qui existait entre lui et moi ; j'ignorais que son père eût de la fortune et qu'il eût devant lui un brillant avenir. Quand je l'appris, je crus qu'avec mon rêve insensé s'évanouissait tout espoir de bonheur. J'aurais pu dire comme la pauvre Valentine Visconti, pleurant son mari assassiné par le duc de Bourgogne :

“ Rien ne m'est plus, ne m'est rien.”

Depuis trois semaines, Paul n'était pas revenu à Monthléry ; je m'imaginai qu'il ne m'aimait pas, que ses paroles d'amour avaient été menteuses, que je n'avais été pour lui qu'un passe-temps. Ma situation chez mon père adoptif devenait de plus en plus affreuse et je ne me sentais plus protégée. J'étais désespérée, j'aurais voulu mourir !

Mais comme j'étais dans l'erreur et connaissais mal celui que j'aimais !

Plusieurs choses sérieuses l'avaient retenu à Paris. Enfin il revint. Il n'eut pas de peine à chasser toutes mes craintes et il me pardonna d'avoir pu douter de sa tendresse.

Ah ! comme j'étais forte pour supporter les brutalités de mon père adoptif et les outrages de son odieuse servante !

Cependant, cela ne pouvait pas durer toujours. Un jour, à la suite d'une querelle, provoquée par la servante, où je fus grossièrement injuriée et même frappée par la misérable fille, mon père adoptif m'a chassée.

—Mais c'est lâche cela, c'est monstrueux ! s'écria Emilienne. Alors, qu'avez-vous fait ?

—Je suis partie.

—Ah ! je le comprends, vous ne pouviez plus rester.

—Ne pouvant trouver aide et protection qu'auprès de Paul, je vins à Paris.

—Et non seulement M. Paul, mais son père aussi, vous a bien accueillie.

—Paul avait déjà parlé de moi à son père, et M. Lebrun, ayant donné son consentement à notre mariage, me reçut comme si, déjà j'étais sa fille.

—Et en attendant votre mariage, vous demeurez chez M. Lebrun, rue Saint-Maur.

—Non, Emilienne, c'est chez sa mère que Paul m'a placée.

—Chez sa mère ? M. et Mme Lebrun ne vivent donc pas ensemble ?

—Hélas ! non ; ils sont séparés depuis bien des années, et c'est là le grand chagrin de Paul.

—Ah ! fit Emilienne.

—S'il n'y avait pas cela, notre mariage aurait lieu beaucoup plus tôt.

—C'est donc un obstacle ?

—Oui.

—Comment cela ?

—Paul—et je pense comme lui—ne veut pas se marier avant que son père et sa mère se soient réconciliés.

—C'est bien cela, Georgette, c'est bien !

—Tout doucement, Paul de son côté, moi du mien, nous préparons le rapprochement tant désiré ; quand nous jugerons le moment venu, et ce sera bientôt, j'espère, nous implorerons M. Lebrun ; nos caresses l'attendriront et il pardonnera.

—C'est un joli petit complot.

—Oui, n'est-ce pas ? Oh ! ce jour-là, comme nous serons tous heureux !

—Je vais souhaiter ardemment qu'il arrive vite.

Emilienne n'adressa aucune question à Georgette sur ce qu'elle venait d'apprendre ; elle sentait qu'il y avait là une de ces plaies de famille auxquelles on ne doit pas toucher ; mais son amitié pour Georgette et ses sympathies pour Paul Lebrun et le sculpteur sur bois lui faisaient déplorer cette situation entre les deux époux, et elle

en était tout attristée. Elle n'avait pas à se demander d'où pouvaient venir les torts, cela ne la regardait point. Cependant elle se dit qu'elle n'irait pas voir Georgette chez la mère de Paul, une femme sévère de son mari.

—Etes-vous bien chez Mme Lebrun ? demanda-t-elle.

—Oh ! oui, répondit Georgette, avec un accent venant du cœur ; je ne saurais vous dire combien elle est bonne pour moi et vous exprimer les sentiments d'affection que j'ai pour elle ; je n'ai rien à souhaiter ; je ne dis pas qu'elle prévient mes désirs, j'en ai si peu, mais c'est elle qui désire pour moi.

Elle est très instruite, et comme mon instruction laisse beaucoup à désirer, elle me donne des leçons ; oui, elle s'est faite mon institutrice. Elle veut que la femme de son fils soit savante, ajouta Georgette en souriant.

—Elle vous aime et je comprends que vous l'aimiez aussi.

Cependant la fiancée de Paul sentait que l'heure de se retirer était venue, et malgré le charme qui la retenait auprès d'Emilienne, elle se leva.

—Le temps a passé vite, dit-elle, il faut déjà que je vous quitte.

—Vous êtes attendue ?

—Oui.

—En ce cas, je ne veux pas vous retenir plus longtemps ; mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Je serai toujours heureuse de vous recevoir et de causer avec vous.

—Ne viendrez-vous pas aussi me voir ?

—Ma chère Georgette, je ne puis vous faire cette promesse ; vous ne m'en voudrez pas si j'en suis empêchée par mon travail.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, et Georgette prit, comme à regret, congé de son amie.

## IX.—GRANDE JOIE

Tout d'abord, la marchande à la toilette avait eu l'intention d'écrire à don Ramon Albarès pour le prier de lui faire savoir quel jour et à quelle heure elle pourrait se présenter à l'hôtel Meurice, afin de lui parler d'une affaire de la plus haute importance le concernant. Mais elle avait pour principe qu'il faut écrire le moins possible, et, après avoir réfléchi, elle prit la résolution de se présenter à l'hôtel sans avoir averti l'Espagnol, se disant que, très probablement, elle le trouverait chez lui dans la matinée.

Vêtue avec goût, richement même, mais sans affectation de recherche, elle entra un matin, vers dix heures, dans le bureau de l'hôtel Meurice, et demanda à la personne qui s'y trouvait si elle pouvait voir M. Ramon Albarès, ayant une communication urgente à lui faire.

On lui répondit qu'on allait faire prévenir M. Albarès de sa visite, et un garçon, envoyé à don Ramon, lui annonça qu'une dame déjà d'un certain âge, fort bien mise, demandait à le voir pour une chose urgente à lui communiquer.

Le marquis de Mimosa, qui, à ce moment, était occupé à écrire, parut très surpris de cette visite. Cependant il répondit au garçon qu'il voulait bien recevoir cette dame.

Un instant après Mme Prudence fut introduit dans le salon où le marquis, debout, l'attendait.

Il la reçut avec une politesse toute espagnole, mais froidement et non sans une certaine défiance. Il la pria de s'asseoir et s'assit lui-même en face d'elle.

—Madame, lui dit-il, en l'enveloppant d'un regard scrutateur, comme s'il eût voulu lire au fond de sa pensée, veuillez me dire, je vous prie, à quoi je dois l'honneur de votre visite ?

—Monsieur, répondit-elle, je crois devoir vous faire savoir, tout d'abord, que je n'ignore pas que j'ai l'honneur d'être reçue par M. le marquis de Mimosa.

Le marquis eut un haut-le-corps.

—C'est vrai, madame, répliqua-t-il, je suis le marquis de Mimosa, mais comment le savez-vous ?

—Ayant à vous entretenir d'une chose qui vous intéresse au plus haut point, monsieur le marquis, il m'a bien fallu savoir où vous trouver ; vous ne m'en voudrez pas des recherches que j'ai dû faire quand vous en connaîtrez la cause, et vous me pardonneriez de ne pas avoir respecté votre incognito en considération du motif qui m'amène.

—Soit, madame ; mais veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes.

—Mon nom ne vous apprendra rien, monsieur le marquis ; néanmoins, je dois me faire connaître ; je suis Mme Prudence, marchande d'objets d'art et de curiosité, rue Lafayette, à Paris.

Le marquis s'inclina.

—Maintenant, madame, dit-il, veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

—Monsieur le marquis, je ne vous étonnerai plus en vous disant que je connais les malheurs qui vous ont si cruellement frappé à la